

24 images

24 iMAGES

L'espace du dedans

En compagnie d'Antonin Artaud de Gérard Mordillay

Gabriel Landry

Number 72, 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23119ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Landry, G. (1994). L'espace du dedans / *En compagnie d'Antonin Artaud* de Gérard Mordillay. *24 images*, (72), 47–48.

EN COMPAGNIE D'ANTONIN ARTAUD DE GÉRARD MORDILLAT

L'espace du dedans

par Gabriel Landry



Antonin Artaud (Sami Frey). «La présence irradiante du poète.»

Presque nécessairement entendu, à cause de leur consonance, entre ceux de Prévert et de Crevel, le nom de Jacques Prevel ne fait pourtant pas illusion sur ce que fut l'homme: un relégué, poète maudit au sens qu'a donné à ces mots René Char (maudit, c'est-à-dire non reconnu par ses pairs), plus simplement encore au sens où paraît l'avoir entendu Gérard Mordillat, dont le film nous le montre en homme vivant à l'ombre de son maître inouï Antonin Artaud. Si toute la vie du génial Môme n'a été que douleur, celle de Prevel, «monsieur Prevel» comme l'appelait Artaud, n'aura été, pour ce qu'on en sait, que témoignage, attestation, tribut d'admiration et gage de fidélité devant la splendeur qui n'était pas la sienne mais qu'il cherchait aussi à toucher. Vie vécue «pour toute mémoire», conformément au titre du recueil qu'il édita à compte d'auteur en 1947, vie d'accompagnement dont rendent compte à plusieurs égards ses poèmes méconnus, souvent enregistrés

comme des dépositions affectives («tous nos amis sont morts»; Prevel, avant de voir mourir Artaud, avait aussi assisté à la fin de son ami le poète Roger Gilbert-Lecomte et éprouvé la perte de deux au-

est dans ce film aussi importante que celle d'Artaud. L'une des qualités du film est justement de ne pas donner dans le prétexte qui aurait consisté à «utiliser» Prevel pour faire un film sur Artaud.

Le duo Prevel-Artaud — ce duo ne constitue pas, comme tant d'autres, une paire célèbre —, qui est bien sûr le sujet du film, apparaît néanmoins comme un point focal laissé volontairement en suspens, au pourtour flou, Mordillat s'étant refusé à toute représentation définitive autant qu'à la schématisation mesquine qui oppose souvent, dans ce type d'intrigue, deux figures confinées aux emplois de débiteur et de créancier (Salieri et Mozart dans *Amadeus* ou Verlaine et Rimbaud dans bon nombre de souvenirs littéraires). Les deux poètes



tres, René Daumal et le moins connu Luc Diétrich) et jusqu'au titre — peu importe qu'il ne soit pas de lui — de son journal et à celui de la fiction qu'en tire Mordillat: «En compagnie d'Antonin Artaud». C'est dire que la figure de Prevel

n'évoluent pas toujours ensemble, et il serait peut-être intéressant de faire le compte des séquences où chacun apparaît seul, ne serait-ce que pour constater que le mimétisme de cette fascinante relation se manifeste davantage dans ces cas-là, le



Jany (Julie Jézéquel) et Jacques Prevel (Marc Barbé).

s'agit moins d'en arriver à l'intemporel que de suggérer une sorte de présence irradiante du poète, figure dont le centre (le moi profond) investit l'univers physique extérieur jusqu'à le neutraliser par débordement. Qu'Artaud soit chez lui ou dans la foule du métro de Paris, c'est à son aura que Mordillat et Sami Frey nous inté-

ressent. Pas de perte d'auréole, ici. Le décor serait donc «dévalué» au profit de l'univers interne, du cœur ou de l'âme (si ce mot a encore un sens). Dans un même ordre d'idées, plus significative sans doute est cette dilection marquée pour l'intérieur dans le traitement de l'espace: chambre de l'asile, chambre exigüe de Prevel. Une scène merveilleuse, de ce point de vue: Artaud l'interné qui revient de nuit à Ivry et saute le mur pour regagner son réduit.

Signalons que ce film est le second d'un diptyque consacré à Antonin Artaud, le premier étant un documentaire (*La véritable histoire d'Artaud le Môme*), que Mordillat a réalisé avec Jérôme Prieur. C'est à ce même Mordillat que nous devons la réédition des œuvres (journal et poésies) de Jacques Prevel. La compagnie des poètes requiert plus qu'une autre. ■

EN COMPAGNIE D'ANTONIN ARTAUD
France 1993. Ré.: Gérard Mordillat. Scé.: Mordillat et Jérôme Prieur, d'après Jacques Prevel. Ph.: François Catonné. Mont.: Sophie Rouffio. Mus.: Jean-Claude Petit. Int.: Sami Frey, Marc Barbé, Julie Jézéquel, Valérie Jeannet, Clotilde de Bayser, Charlotte Valandrey. 93 minutes. Couleur. Dist.: K Films.

spectateur associant librement telle séquence à telle autre (marches solitaires, également rapides, de Prevel et d'Artaud, etc.).

Autre mérite: le choix des acteurs est celui qu'il fallait faire. Ils servent tous ce film qui n'est pas un documentaire mais une fiction, encore qu'à peine libérée de la geôle du vécu. Remarquable est le jeu de Sami Frey, qui s'est attaché à composer un personnage plutôt qu'à singer un poète célèbre. Il n'en a pas moins, comme il le dit lui-même (voir notre entretien), gagné Artaud. Quelques comportements choisis, une marche pressée, un regard «d'oriflamme calcinée», par-ci par-là une pause élue plutôt qu'une autre, mais rien de trop. La qualité du jeu de Marc Barbé en Prevel n'est pas moins grande, et les seconds rôles tout aussi convaincants (Valérie Jeannet et Julie Jézéquel qui sont l'une la femme, l'autre la maîtresse de Prevel, puis Clotilde de Bayser, superbe en Marthe Robert).

On n'insistera pas sur l'option, également pertinente, du noir et blanc, plus apte à restituer «la couleur du temps», cette époque sombre de l'après-guerre, surtout mieux enclin à rendre ce «ciel gris tamisé de larmes» (Prevel) sous lequel

sillonnaient l'interné d'Ivry et son jeune ami. N'oublions pas que le film nous ramène aux derniers mois de la vie d'Artaud. Film de derniers jours, dont le temps de la fiction (temps par ailleurs réel: du 27 mai 1946, rencontre de Prevel et d'Artaud à la mort de celui-ci le 4 mars 1948) apparaît comme extrêmement bref en regard de l'ampleur du destin tragique qui s'y dénoue. Le royaume des ombres appelait presque cette absence de couleur. Le résultat toutefois n'est jamais mortifère. Certes, Artaud va mourir, et le film le fait sentir au moment où il le faut. Mais l'accent est plutôt mis sur l'énergie gigantesque du poète, sur sa force intérieure, intacte malgré le laudanum absorbé en grande quantité (cette énergie est torrentueuse et ravageuse dans la scène de la répétition), bref sur sa présence forte de poète, homme d'invasion disait Roland Giguère, entendons qui pratique l'invasion de l'univers extérieur par l'univers du dedans. Voyez là-dessus le regard de Sami Frey, et surtout cette liberté que s'autorise le cinéaste dans la restitution d'époque: les scènes publiques du film, celle du métro par exemple, sont peu soucieuses des détails de la reconstitution fidèle (les usagers semblent d'aujourd'hui). Par là il